

NOTE SUR LES SÉMINAIRES DE LA PENSÉE ISLAMIQUE EN ALGÉRIE

Le XI^e Séminaire de la Pensée Islamique (*Multaqà al-fikr al-islâmî*) a eu lieu, du 6 au 15 février 1977, à Ouargla, en plein Sahara algérien. Sans vouloir faire l'historique de ces séminaires et de leur évolution, la présentation de la rencontre de Ouargla permet d'étudier une des manifestations culturelles les plus intéressantes et originales de l'Algérie, dans l'ensemble des pays arabes, pour étudier les relations entre la religion et les réalités du monde moderne, sous l'inspiration du verset coranique très significatif, qui préside toujours la salle des débats : « Dieu ne change rien du peuple qui ne se change pas lui-même ».

En effet, cela fait déjà onze ans que ces colloques ont lieu dans diverses villes algériennes, ce qui est déjà un record de continuité parmi les nombreux congrès culturels du monde arabe. Ils sont organisés par le Ministère algérien de l'Enseignement Originel et des Affaires Religieuses (*Wizârat al-ta'lim al-asli wa-l-šur'ân al-dîniya*), sous l'impulsion décisive du Ministre M. Mouloud Kassim Naït Belkassem.

Ces séminaires algériens ont une dimension nationale et internationale, mais aussi une insertion régionale. Ils ont lieu successivement dans toutes les régions du pays en fonction des possibilités d'hébergement des différentes villes d'Algérie. Si celui-ci a eu lieu à Ouargla-Sedrata, l'ancienne capitale du royaume rustémide, les précédents avaient eu pour siège Annaba, Tlemcen, Bedjaïa, Oran, Tizi-Ouzou, Alger, etc. La célébration de ces colloques offre l'occasion d'une promotion des valeurs religieuses et culturelles de la région : on consacre un numéro spécial de la revue *Al-Açala* du Ministère de l'Enseignement Originel à l'histoire de la région. On y construit des mosquées pour les villages ou les quartiers qui en sont démunis, on étudie dans le séminaire un ou deux thèmes en relation avec l'histoire islamique de la région, on fait visiter aux participants des lieux historiques importants pour l'histoire de l'Algérie (cette année, ce furent Sedrata, Ghardaïa, l'oasis de Touggourt, les installations pétrolières de Hassi Messaoud, etc.).

Il y a deux genres de participants à ces séminaires : une bonne cinquantaine de professeurs ou de spécialistes, pour la plupart étrangers, invités par le Ministère, et un millier d'étudiants universitaires ou des dernières années du secondaire, ainsi que des professeurs d'enseignement religieux dans les écoles. Les professeurs ou spécialistes prononcent leur conférence

sur un thème du séminaire et participent aux débats qui suivent les conférences. Les étudiants présentent leurs questions aux conférenciers, qui répondent globalement à ces questions. Ceci fait que sur chaque thème général du séminaire on écoute un nombre plus ou moins grand de conférences, qui ne dépassent pas la demi-heure chacune, puis les interventions de professeurs, qui ne doivent pas dépasser les 10 minutes et auxquelles les conférenciers répondent, finalement une liste de questions présentées par une sélection d'étudiants et auxquelles répondent aussi les conférenciers. L'ensemble de ce processus est très long et occupe de nombreuses heures, ce qui permet d'étendre un éventail très varié et assez équilibré d'opinions sur le sujet proposé. Ceci permet aussi à tous les assistants de réfléchir pendant de longues heures sur le sujet central du débat.

Il faut signaler, en tout premier lieu, que la présence des professeurs étrangers donne à ces séminaires une caractéristique très spéciale. On y entend des musulmans et des non-musulmans; des arabes et des musulmans turcs, indiens, soviétiques, africains ou japonais; des orientalistes et des spécialistes de toutes sortes (cette année, ce furent des féministes et des juristes). Ces conférenciers présentent ainsi des opinions très variées sur chaque sujet, ce qui constitue évidemment un facteur d'ouverture internationale importante, s'exprimant en arabe, en français et en anglais, avec traduction simultanée.

Les sujets ou thèmes du séminaire de Ouargla montrent bien l'orientation, en même temps traditionnelle et moderniste, de ces séminaires :

1) *Histoire des Rustémides de Tahert et de Ouargla.*

Outre les aspects purement historiques, on vit surgir le problème des sectes et des races dans l'Islam : les Ibadites, qui étaient bien représentés par le cheikh Sulayman Daoud Ben Youssef et par le professeur libyen A.K. Al-Nâmî; les chiites, représentés aussi dans le séminaire; les berbères, car les Ibadites ont été et sont des Berbères s'exprimant en berbère.

2) *L'Islam en Afrique, aujourd'hui.*

On y a étudié un peu les aspects sociologiques et historiques du sujet et beaucoup la force expansive de l'Islam et sa stratégie face aux forces rivales en Afrique noire (marxisme, christianisme, impérialisme, sionisme...). Les débats sur les aspects sociaux du sous-développement des régions islamiques d'Afrique furent très intéressants, ainsi que quelques interventions sur les relations entre l'Islam et les cultures locales africaines.

3) *La femme, après l'Année Internationale de la Femme.*

En plus de juristes et d'experts féministes européens — la plupart, des femmes — on écouta des interventions de beaucoup de penseurs musulmans traditionnels et d'un groupe très qualifié de féministes turcs et pakistanais. Dans un équilibre entre le traditionalisme théorique et l'évolution pratique, il semblait que le public inclinait vers le traditionalisme tout en reconnaissant à l'évolution ses droits. Le seul fait d'aborder le

sujet et de le faire si librement (tant par les propositions des « progressistes » comme par les termes volontairement vagues et généraux des traditionalistes) semble bien être en soi un élément très positif et très représentatif de la dialectique progressisme-traditionalisme de ces séminaires.

4) *Les ressources du sous-sol, sont-elles une bénédiction ou une malédiction.*

Les conférences repirent, évidemment, les thèmes classiques de l'estime des dons de Dieu et de la promotion de la technique, ainsi que l'étude des dangers du néo-colonialisme économique et des impérialismes des sociétés multinationales. Le dernier conférencier, le professeur David Cowon, de l'Université de Londres, avec sa conférence sur « L'homme, vicair de Dieu sur la terre », devait faire la glose — encore une fois — du verset coranique « Dieu ne change rien du peuple qui ne se change pas lui-même » : le traditionalisme du verset coranique couvre à peine la dynamique de progrès social du monde islamique moderne en général et du socialisme algérien en particulier.

En effet, ces séminaires de la Pensée Islamique ont un aspect traditionnel évident qui choque parfois certains participants. A part les conférences des Occidentaux, généralement assez académiques, le traitement islamique des sujets s'y fait forcément dans un langage apparemment très traditionnel. La sélection des idées que fait la presse algérienne contribue encore plus à faire à ces séminaires et au ministère qui les organise, une renommée d'obscurantisme rétrograde, dans les milieux de la classe dirigeante et intellectuelle « modernisée » du pays. Bien que les textes généralement traditionnels des conférences sont souvent équilibrés et nuancés tout au long des nombreuses heures de débat, il est évident qu'il y a une traditionalité très apparente dans le traitement et le langage des thèmes, comme il est normal dans un contexte religieux.

Mais précisément à cause de la structure religieuse de la société politique de l'Islam traditionnel, il y a une dialectique très spéciale entre le discours religieux — traditionnel et même temporel — et les pressantes réalités modernes de la société musulmane. C'est ici où l'on peut voir l'attention dominante que l'Islam accorde au bien général des Musulmans. La « pensée islamique » est une espèce d'exercice spirituel très profitable pour unir la réalité présente avec un système de pensée traditionnel. Il y a de très nombreux musulmans qui souhaitent voir clairement comment leurs activités modernes sont en accord avec le système spirituel et le langage du Coran et de la tradition islamique. Ces séminaires leur facilitent ce genre de réflexion. Des millions d'Algériens, sûrement, ont besoin de ce pont entre la tradition et la modernité, pour ne pas succomber à la tentation d'une modernité « laïque » qui ne satisfait pas leur esprit, ou d'une politique de fanatisme religieux disposé à n'importe quel saut dans le vide socio-politique, défendant à tout prix les valeurs religieuses de l'Islam.

Il n'est pas question d'aborder ici l'analyse de la structure socio-

religieuse de l'Algérie, ce qui expliquerait en partie la structure de ces séminaires. Elle ne diffère pas fondamentalement de celle de nombreux pays arabes. Mais la colonisation française, particulièrement longue et oppressive en Algérie, provoqua une concentration de la capacité défensive du peuple algérien précisément dans le domaine religieux, dans son sens évidemment le plus conservateur à cause d'une certaine ignorance généralisée. Au moment de l'indépendance, une des tâches fondamentales des pouvoirs publics était, du point de vue idéologique, d'ouvrir petit à petit et d'une façon islamique cette mentalité de nationalisme religieux qui dominait dans de larges couches de la population. En outre, la rapide modernisation de la classe dirigeante et des masses d'étudiants rendait de plus en plus évident le danger de créer un fossé entre une minorité importante d'Algériens « modernisés » et la grande masse populaire du pays. Les options sociales officielles risquaient aussi de provoquer des mouvements populaires imprévisibles contre la minorité dirigeante en s'appuyant sur une idéologie religieuse conservatrice, avec des liens évidents avec des milieux internationaux conservateurs dans le monde arabe.

Face à ce problème, l'équipe dirigeante algérienne semble avoir déchargé sur le Ministère de l'Enseignement Originel et des Affaires Religieuses la tâche importante d'encadrer idéologiquement ces mouvements de pensée et de donner satisfaction à ces forces traditionnelles. Mais en même temps, le Ministre essaye, surtout grâce à ces colloques publics, d'ouvrir ces courants traditionnels aux problèmes les plus importants de la société algérienne et aux courants de pensée du monde islamique et de la société modernes. L'éventail impressionnant des conférenciers et des sujets abordés montre bien la tâche éducative et progressiste qu'il s'est donné.

En outre, le groupe de professeurs et d'intellectuels invités à ces séminaires, arabes ou non-arabes, constituent un réseau de relations internationales très intéressant pour l'Algérie, dans le domaine religieux et culturel. Une généreuse et confortable hospitalité permet des rencontres très fructueuses entre arabisants occidentaux et leurs collègues arabes, entre intellectuels de tendances diverses et même entre penseurs algériens qui n'ont pas souvent des occasions aussi tranquilles et détendues pour se rencontrer et échanger leurs réflexions sur des sujets religieux et culturels d'intérêt général.

Avec ces brèves observations, nous ne prétendons pas avoir épuisé l'étude de ce phénomène religieux et culturel que représentent ces séminaires algériens de la pensée islamique. Les volumineux actes de ces séminaires, en arabe et en français, et la revue *Al-Aqala* permettent aux penseurs musulmans et aux chercheurs de toute tendance d'étudier dans toute sa variété la pensée islamique moderne.

Le XII^e Séminaire de la Pensée Islamique aura lieu à Batna, en juillet 1978.

Mikel de EPALZA*

* Université de Madrid.